

La crise de la sensibilité, c'est en fait l'appauvrissement des mots, des capacités à percevoir, des émotions et des relations que nous pouvons tisser avec le monde vivant. Nous héritons d'une culture dans laquelle, dans une forêt, devant un écosystème, on « n'y voit rien », on n'y comprend pas grand-chose, et surtout, ça ne nous intéresse pas : c'est secondaire, c'est de la « nature », c'est pour les « écolos », les scientifiques et les enfants, ça n'a pas de place légitime dans le champ de l'attention collective, dans la fabrique du monde commun.

Bien au contraire. Parce que notre sensibilité au vivant a tout à voir avec la question de notre action pour le défendre. L'engagement, traditionnellement, repose avant tout sur l'affect très puissant du sentiment d'injustice. Il est intéressant d'interpréter ce phénomène en termes spinozistes. Le sentiment d'injustice et l'indignation qu'il suscite correspondent à ce que [Baruch Spinoza](#) appelle « *la haine* ». Il ne faut pas l'entendre littéralement ici : il redéfinit la haine comme un sentiment de tristesse à l'idée de l'existence de quelque chose. C'est cela, au fond, l'indignation. Précisément : on est attristé, atterré, dévasté par l'existence du néolibéralisme, de l'extractivisme, du capitalisme financiarisé, des forces économiques qui produisent le réchauffement climatique, etc.

C'est là un carburant pour les luttes qui est extrêmement puissant, qui permet à l'engagement de prendre des formes critiques, combatives à l'égard de ce qui détruit le tissu du vivant. Toutefois, dès lors qu'on interprète ce problème à la lumière de la pensée spinoziste des affects, une sorte de point aveugle émerge. C'est que la tristesse et la colère seules diminuent notre puissance d'agir. Si on envisage la crise et qu'on s'engage simplement avec le moteur de l'indignation, il arrive ce que l'on sait : on est submergé de nouvelles désespérances, et cela aboutit au sentiment d'impuissance. Ou bien on renonce et on pense à autre chose, ou bien on se durcit dans le ressentiment et on entre dans le radicalisme rigide, typique du militantisme rageur d'écran d'ordinateur.

Je pense que l'engagement collectif dont nous avons besoin pour défendre l'habitabilité de cette Terre, pour défendre notre monde, ne peut prendre réellement son envol que quand il dispose de deux ailes. En effet, parallèlement à cette nécessité du sentiment d'injustice, il faut ce que Spinoza appelle de « *l'amour* ». A nouveau, il ne faut pas entendre par là le sentiment mièvre de l'amour, mais, suivant sa définition, la joie associée à l'existence de quelque chose. Par joie, il entend le sentiment de passage à une puissance d'agir et de penser supérieure. Dans la joie, notre puissance d'agir individuelle et collective est augmentée. C'est la deuxième aile. L'engagement ne vole pas loin, il ne vole pas longtemps si on lutte seulement contre : il faut lutter aussi pour. Mais pour quoi ?

C'est là que le bât blesse. Il y a plusieurs joies possibles, complémentaires. Mais celle qui fait vraiment défaut, et qui m'intéresse, c'est la joie à l'idée de l'existence du vivant, et d'en être. Et cet affect doit être inventé à partir de presque rien dans notre culture. Parce que les modernes ne sont pas au courant qu'ils sont des vivants, et quand ils le savent, ils le vivent plus comme un déclassement que comme un honneur. Être vivant, être de ce monde, partager avec les autres vivants une communauté de destin et une vulnérabilité mutuelle, tout cela ne fait pas partie de notre conception culturelle de nous-mêmes.

En effet, la culture dont nous sommes les héritiers s'est construite comme un « *ouvrage défensif* », comme le dit magnifiquement Claude Lévi-Strauss, pour couper tous les passages

propres à attester « *notre connivence originelle avec toutes les manifestations de la vie* ». Nous avons désappris à faire l'expérience du prodige d'être un vivant, de faire partie de cette extraordinaire aventure du vivant. Nous l'avons abaissé, humilié et dévalué. En conséquence, il faut reconstituer presque ex nihilo cette affiliation. C'est ce que j'essaie de faire, à tâtons, dans *Manières d'être vivant*. Travailler à cette idée, c'est mener une bataille culturelle. Il s'agit de désincarcérer l'affect de l'émerveillement de sa caricature comme une émotion strictement esthétique, bourgeoise ou enfantine, inconsciente de la conflictualité du monde. L'enjeu est de restituer leur prodige aux autres formes de vie, mais ensuite de politiser l'émerveillement : d'en faire le vecteur de luttes concrètes pour défendre le tissu du vivant, contre tout ce qui le dévitalise.

A mon sens, tout engagement pour préserver l'habitabilité de ce monde commun est profondément amputé s'il ne dispose pas de cette deuxième aile pour voler haut et fort. Sans cette joie vécue et sensible à l'idée de l'existence du vivant en nous et hors de nous, comment lutter contre les puissances mortifères des lobbys du pétrole et de l'agrobusiness ? Pour s'engager, nous avons besoin de l'indignation pour armer l'amour, mais nous avons besoin de l'amour du vivant pour maintenir à flot l'énergie, et savoir quel monde défendre.